

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :

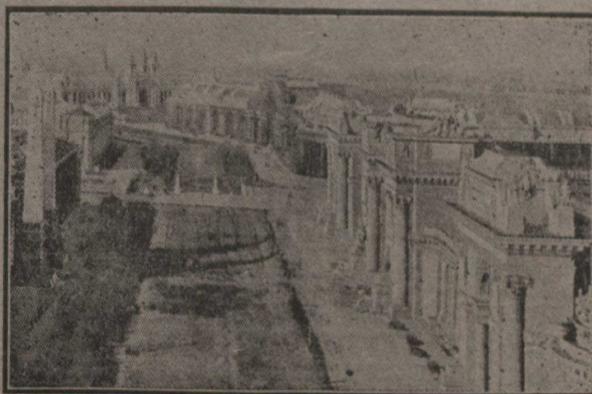
UN AN - - - - \$2.00
 SIX MOIS - - - - 1.00
 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
 TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
 Six mois - - - - 7 frs 50
 Strictement payable d'avance.



Une vue à l'Exposition de Saint Louis.

SOMMAIRE

EPILOGUE (<i>poésie</i>)	PAUL BOURGET.
IMPRESSIONS D'EXPOSITION	FRANÇOISE
UN BEAU DISCOURS	
PARALLELE ENTRE BOILEAU ET HUGO	H. HARDUIN
LES PERSONNES NERVEUSES	B. S.
DETRUISONS L'ALCOOLISME	FRANÇOISE.
LE COIN DE FANCHETTE	FRANÇOISE.
PROPOS D'ETIQUETTE	LADY ETIQUETTE.
LE VIEUX FAUTEUIL (<i>poésie</i>)	PAUL MARIN
PAGE DES ENFANTS	TANTE NINETTE.
UNE REINE DES FROMAGES ET DE LA CREME, feuilleton (<i>suite</i>)	Mme LONGGARDE.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George G. Gauvreau, Prop.

RELACHE

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Office du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité: Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1049

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Ex position vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Publié sous la direction de

Mme GABRIELLE GORCY

DIRECTION ET ADMINISTRATION: []

424 Rue EMERY.

T. l. Main, 2045

1 an, \$1.50; 6 mois, 80 cents.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 Rue St Denis Montreal

Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE:—Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc.

Dosage.—Chaque cuillerée à soupe contient: 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannique.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillerée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire **PHARMACIE GAGNER** Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V. ... 27e édition. 1 vol. in-12 ... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 ... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ... 0.88

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les
Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal;

LAPORTE, MARTIN & CIE.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

Examen GRATIS
des Yeux

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville
Montréal.



Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars
Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

"Le Petit Canadien"

(ILLUSTRE)

Revue Mensuelle

Littéraire et Pittoresque

ABONNEMENT, un an 0.50

Specimen envoyé franco sur demande

LE PETIT CANADIEN

Boîte Postale 318, Québec

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ.
LONGÉVITÉ, VOILA CE QUE
DONNE A TOUS
LES

DRAGEES RECONSTITUANTES
LACHANCE

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS; SE TROUVENT DANS
TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MAILLE.

DÉPOSITAIRE
PH^{IE} LACHANCE,
PRIX 50 CENTS MONTREAL,

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige.

DEPOT: ARTHUR DECARY Ph^{ie} 1688 St^e Catherine. MONTREAL et toutes pharmacies.
Monsieur Decary envoie gratuitement le Flacon sur demande un livret

COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :

UN AN - - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

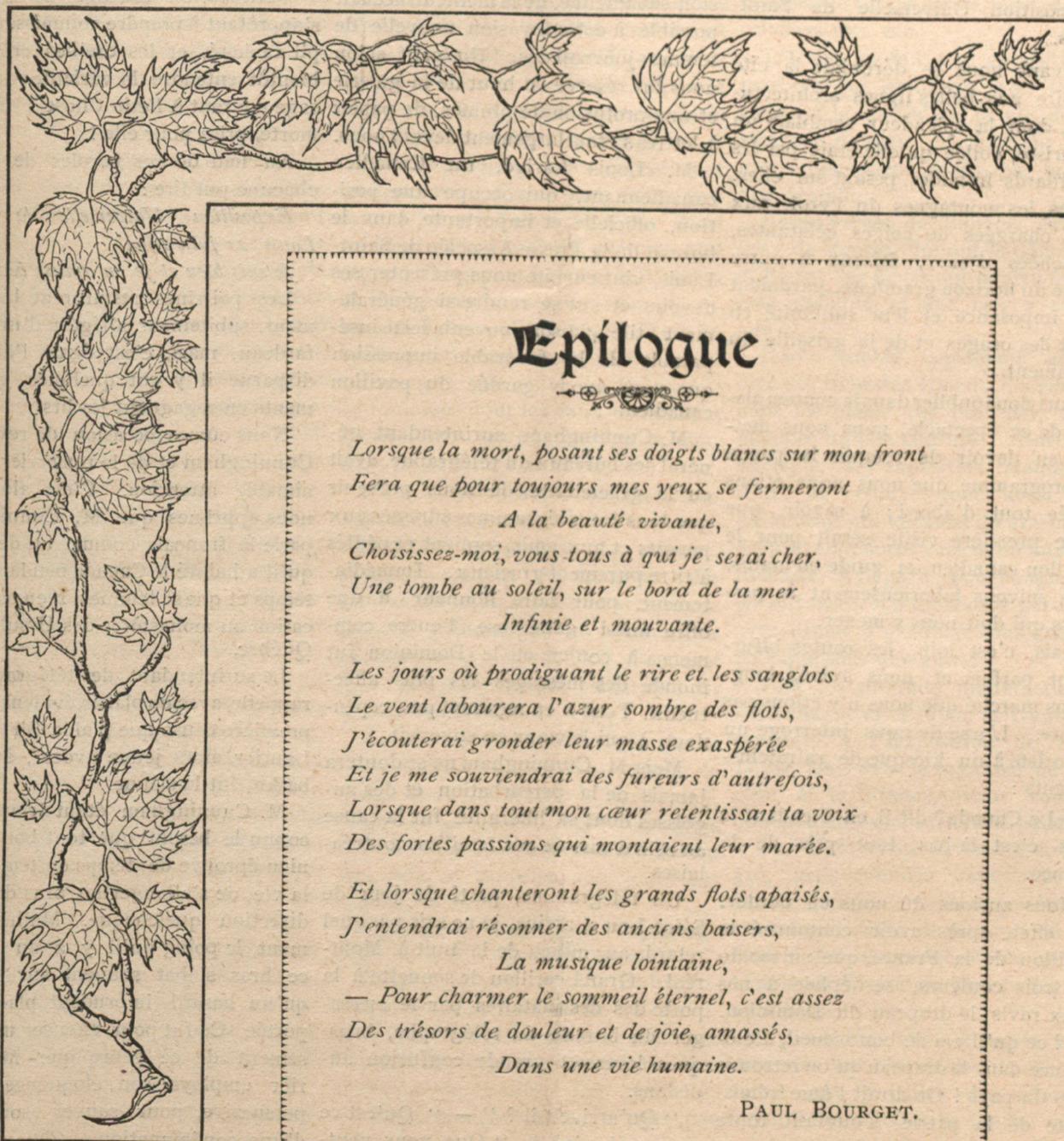
REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL, MAIN 999

A L'ÉTRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



Épilogue

*Lorsque la mort, posant ses doigts blancs sur mon front
Fera que pour toujours mes yeux se fermeront*

A la beauté vivante,

*Choisissez-moi, vous tous à qui je serai cher,
Une tombe au soleil, sur le bord de la mer
Infinie et mouvante.*

*Les jours où prodiguant le rire et les sanglots
Le vent labourera l'azur sombre des flots,
J'écouterai gronder leur masse exaspérée
Et je me souviendrai des fureurs d'autrefois,
Lorsque dans tout mon cœur retentissait ta voix
Des fortes passions qui montaient leur marée.*

*Et lorsque chanteront les grands flots apaisés,
J'entendrai résonner des anciens baisers,
La musique lointaine,
— Pour charmer le sommeil éternel, c'est assez
Des trésors de douleur et de joie, amassés,
Dans une vie humaine.*

PAUL BOURGET.

Impressions d'une Exposition

Le ciel pleurait toutes ses larmes — ah ! qu'il pleut donc dans la vie ! — quand notre convoi spécial, chargé du freight précieux de seize femmes journalistes en rupture de banc, stoppa à la gare Wabash, aux portes même de l'enceinte de l'Exposition Universelle de Saint-Louis.

Devant nous se déroulait la cité d'ivoire, aux belles lignes architecturales, dont la splendeur semblait un peu triste, voilée qu'elle était par les brouillards humides pesant sur elles. Seules, les montagnes du Tyrol, aux têtes chargées de neiges éclatantes, panachées d'azur, faisant à notre droite un horizon grandiose, gardaient leur imposance et leur sublimité en dépit des orages et de la grisaille du firmament...

Sans nous oublier dans la contemplation de ce spectacle, nous nous mettons en devoir de remplir la partie du programme que nous nous étions tracée tout d'abord ; à savoir, que notre première visite serait pour le pavillon canadien, et, guide en mains, nous suivons laborieusement le parcours qui doit nous y mener.

Mais, c'est loin, les routes bifurquent parfois et nous avons longtemps marché que nous n'y étions pas encore. L'une de nous interroge un liquoriste à un kiosque de rafraichissements :

— Le Canada ? dit-il, en étendant le bras, c'est là-bas, tout près de la France.

Nous aurions dû nous en douter. En effet, après avoir contourné le pavillon de la France, que surmonte les trois couleurs, se déploie à nos yeux ravis le drapeau du Dominion. Ah ! ce qu'il y a de bon accueil, d'éloquence dans le drapeau qu'on retrouve hors du pays ! On dirait l'âme frémissante de la patrie s'ouvrant toute large pour vous recevoir.

Joli, simple et élégant, le pavillon du Canada. Quelle différence avec la

disgracieuse construction dont on nous avait gratifiés à Paris. Nous prenons évidemment l'habitude et le goût des Expositions ; puisse jamais rien ne venir arrêter le progrès de cette fièvre du mieux.

M. Burns, secrétaire de la commission canadienne, fit le meilleur accueil possible à cette invasion nouvelle de femmes-journalistes. Un petit salon nous fut réservé en haut de la galerie et une profusion de plumes, de papier à lettres s'étala largement devant nous.

M. Louis Larivé, un Canadien canadiennant, qui occupe une position, officielle et importante, dans le bureau de la Presse Associée de Saint-Louis, vint ensuite nous présenter ses devoirs et sut se rendre si généralement utile que son souvenir reste inséparable de la favorable impression que nous avons gardée du pavillon canadien.

M. Cunningham, surintendant général des bureaux du télégraphe, avait eu la gracieuseté de nous prévenir que tous les télégrammes adressés aux parents et aux amis seraient expédiés à titre purement gracieux. Immédiatement, pour faire honneur à une offre aussi généreuse, l'encre commença à couler et le Dominion fut inondé des messages les plus affectueux. Tous n'en reçurent pas, cependant, à qui le cœur en envoyait.

Mais M. Cunningham ne se doutera jamais de la perturbation et des angoisses dont sa libéralité fut la cause au sein d'une de nos familles montréalaises.

Un télégramme, parti de jour de Saint-Louis, arriva, je ne sais par quel retard, au milieu de la nuit à Montréal. Grand carillon de sonnette à la porte des destinataires par le messenger du bureau du télégraphe, brusques levers et grande confusion au dedans.

“ Qu'arrive-t-il ? ” — “ Qu'est-ce que ce bruit ? ” — “ Que nous veut-on ? ” est-il simultanément crié de toutes les chambres. La plus brave

met la tête à la fenêtre et le mystère est éclairci : C'est un télégramme de Saint-Louis.

— Un malheur qu'il nous apporte ! s'exclame-t-on. Et les cœurs sont serrés, déjà les pleurs se tassent au coin des paupières.

— Allons, du courage, fit la mère, s'appêtant à prendre connaissance du pli cacheté, et les oreilles croyaient bientôt entendre la variante du message navrant à Petit Chose : Elle est morte, priez pour elle !

Au lieu de ces paroles de deuil, chacune put lire :

Exposition Universelle de Saint-Louis, 21 juin 1904.

Je suis bien et je m'amuse beaucoup.

Les poitrines respirèrent bruyamment, subitement allégées d'un lourd fardeau, mais, c'est égal, l'émotion disparue il y eut quelques grognements en regagnant les lits.

Nous eûmes occasion de revoir M. Cunningham et de le remercier de son aimable attention. C'est alors que nous apprîmes que M. Cunningham parle le français comme un de nous, qu'il a habité le Canada pendant longtemps et que sa femme a reçu son éducation au monastères des Ursulines de Québec.

Le surintendant des télégraphes se rappelle, avec un plaisir évident, que la première cause que plaïda Sir Wilfrid Laurier, alors jeune avocat, à Arthabaska, fut la sienne.

M. Cunningham, étant Irlandais, a connu le besoin que tout bon Irlandais éprouve de temps en temps dans la vie, de s'allonger les bras dans une direction quelconque. Malheureusement, le poing qu'il y a au bout de ce bras s'abat souvent sur un nez qu'un hasard imprudent place à sa portée. Ce fut pour excuser un délassement de ce genre que M. Laurier employa son éloquence, assez persuasive, pour sauver son client d'une condamnation. (Quand donc des hommes qui s'appellent de ce nom apprendront-ils à régler un coup de

poing par un autre coup de poing, sans ce lâche recours devant les tribunaux.)

Je me suis spécialement chargée de porter un tribut de mémoire reconnaissante à Sir Wilfrid Laurier de la part du Surintendant général des Télégraphes.

Il paraît qu'il y a un Haut commissaire canadien à l'Exposition et qu'il s'appelle M. Hutcheson ? C'est tout ce que nous en pouvons dire.

Je ne sortirai pas du Pavillon canadiens sans avoir dit que la carte de la confédération canadienne, dessinée par M. L. A. Desrosiers, du ministère des Travaux Publics, à Ottawa, fait aussi la meilleure décoration de l'un de ses murs. A Saint-Louis comme à Paris, cette carte est remarquée de tous, et donne de notre immense territoire, des notions aussi justes qu'il se peut.

L'exposition des produits canadiens est royalement belle et artistiquement disposée ; nous le constatons avec une fierté très justifiable. Au palais de l'Agriculture, les blés, les céréales et denrées sont étalés à leur plus grand avantage et font l'admiration évidente des visiteurs. C'est là que nous avons rencontré M. Turpin, le commissaire préposé à cette section, à qui nous adressons ici un amical et reconnaissant souvenir pour toutes les prévenances, les bons services qu'il a prodigués aux canadiennes durant leur séjour à Saint-Louis. Le gouvernement est à féliciter d'avoir su s'entourer des bons offices de ce fonctionnaire aussi courtois que dévoué.

Au palais de l'Horticulture, les fruits canadiens gardent le premier rang avec ceux de la Californie. M. Goddard, qui nous avait prouvé que le sucre d'érable, aux bords du Mississippi, est aussi doux qu'aux bords du Saint-Laurent, nous a aussi convaincus que, dans leur exil, les pommes n'ont rien perdu de leur saveur première.

Aux Mines et à la Métallurgie, le Canada se distingue encore d'entre les autres exposants. Que nous sommes donc riches ; — sans nous en douter, hélas ! — et qu'elle est fertile et féconde la terre que nous habitons !

Je ne saurais entrer dans les détails de cette gigantesque Exposition dont on ne pourrait faire le tour sans se servir du tramway "intra-mural" qui la

ceinture ; tout ce journal d'ailleurs ne suffirait pas aux particularités nombreuses et diverses que l'on peut en dire.

Mais telle qu'elle est, — complètement terminée depuis le 1^{er} juillet, — c'est un succès. Le site d'abord — choisi dans le parc public de Saint-Louis, appelé Forest Park — se prête admirablement au déploiement des édifices monumentaux qu'on y a élevés.

Certains coins du terrain qui ont gardé leur vocation première, où l'on retrouve les bouquets d'arbres, les ponts rustiques sur des ravins où croit l'asphodèle prêtent à l'ensemble une note agrée, très douce, reposant les yeux du ton monochrome de la ville jaillissante devant nous.

Sur une colline assez élevée, aux terrassements d'une correction parfaite, s'élève le Palais des Fêtes. C'est un Trocadéro d'ivoire à chaque côté duquel s'étage un hémicycle d'arches où s'encadrent, avec majesté, de colossales figures allégoriques. C'est du haut de cette éminence que sort impétueusement une suite de cascades et de fontaines dont les eaux bruissantes s'irriseront, quand viendra le soir, dans un éclairage de rêve.

Oui, la pure beauté de ces lieux c'est leur embrasement à l'heure où s'allument les étoiles. Les édifices, alors, ruissellent de lumières, des guirlandes étincelantes s'accrochent partout, comme par un miraculeux enchantement, et révèlent dans tout leur éclat les principes esthétiques de la ville lumineuse.

Ce n'est plus la réalité froide et positive des choses, c'est l'attrait, la magie de ce qui semble le surnaturel. Mieux encore, c'est l'idéal conçu puis réalisé d'une splendide beauté dont il fera bon se rappeler aux jours des sombres laideurs...

Cette scène laisse dans l'esprit une impression étrangement puissante.

Au pied de ces torrents multicolores, coule, avec une sonorité de cristal, la petite rivière sur les eaux de laquelle des cygnes glissent avec une mollesse charmante. Des gondoles, ou de minuscules bateaux mus par l'électricité, promènent, en passant sous les arcades gracieuses des ponts, les passagers ravis... Il faudrait des

expressions nouvelles pour peindre l'émouvante splendeur du tableau qu'offre l'Exposition un soir d'illumination.

Les journées ne furent pas assez longues pour les stations au palais de l'Éducation, à ceux des Manufactures, des Industries variées et des Arts Libéraux.

Dans ces trois derniers édifices, c'est un assemblage de richesses des plus diverses et des plus artistiques ; bijoux précieux, dentelles, meubles anciens et nouveaux, céramiques et poteries de toutes sortes, ivoires, porcelaines, etc., etc.

L'Italie y a fait une exposition de marbres, qui semblent avoir la souplesse et la fluidité de la vie, de mosaïques, d'objets en filigrane aussi merveilleusement tissés que la plus fine dentelle.

Et ces verres de Bohême, ces cristaux de Venise, qui ont la délicatesse et l'éclat des fleurs, qui pourra décrire leur gracilité et leur mérite artistique !

Il m'a semblé, cependant, que ces diverses richesses étaient distribuées, dans les palais que l'on sait, d'une manière un peu confuse. Ainsi, par exemple, à l'exposition manufacturière, on trouve tout aussi bien les articles qui auraient dû être classés dans les Industries variées ou aux Arts libéraux. N'importe, pourvu que l'objet soit beau, il n'en ressort pas moins avec autant d'avantage sous une coupole que sous une autre.

Pour les produits manufacturiers, l'Allemagne et le Japon arrivent bons premiers à l'Exposition de Saint-Louis, mais dans le royaume de l'art, c'est à la France, — vous vous en doutez bien — que revient la palme.

Oh ! cette visite si rapide à notre gré, mais combien captivante aux Beaux Arts, où le visiteur, pénétré par cet art qui tombe de partout, du plafond et des murs, se croit en quelque temple sacré et n'ose plus parler qu'à voix basse !

Il y a là des chefs-d'œuvre venus de toutes les parties du monde, des toiles dont la valeur des coloris, le velouté des tons, et la touche vigoureuse sont la meilleure leçon de goût dans la méthode d'apprécier le beau. La France est là, aussi, dans un pa-

villon qui lui est presque en entier consacré, avec ses sculptures, ses tapisseries des Gobelins et de Beauvais, ses peintures hors pair.

Grande et généreuse, notre ancienne mère-patrie a fait son exposition hors concours afin de laisser aux autres toutes les récompenses... Et en écrivant cela, ces lignes du discours de M. Kleckowski, Consul de France, aux fêtes anniversaires de la fondation d'Annapolis, que je viens de lire sur le manuscrit, me frappent par leur esprit de justesse et de vérité :

“ Sur plus d'un rivage, dit-il, on a vu la France jeter à poignées la bonne graine des efforts où elle donne avec élan, son cœur et son génie. L'idée initiatrice est venue d'elle, bien souvent. Elle sème, elle ne moissonne pas toujours...”

Remarqué encore, et noté avec empressement la partie réservée aux artistes canadiens parmi lesquels je relève les noms de Gill, Henri Beau Franchère, Collins, Dyonnet et St-Charles.

Je ne viens de faire qu'une faible énumération des édifices que contient l'Exposition ; je n'ai mentionné que ceux qui m'intéressent le plus ou qui me tiennent le plus au cœur. A ces titres donc, je citerai encore le Trianon avec son péristyle à jour et sa balustrade qui couronne le toit. C'est bien le “ joli colifichet ” dont parlait Napoléon, et sa grâce parfaite sourit au passant du milieu du jardin de roses où il est situé. Il y a toujours foule au Trianon.

Un coin curieux à visiter c'est Jérusalem, bâtie au milieu d'une enceinte assez haute et assez épaisse pour la protéger contre les regards indiscrets. Nous y avons porté nos pieds las, en une après midi où le soleil versait des rayons aussi chauds que ceux d'Orient.

En entrant vous reconnaissez la mosquée d'Omar — pour l'avoir vue souvent décrite et représentée par la photographie, — et ses sept fenêtres ogivales percées dans chacun des pans de l'édifice. La ressemblance s'arrête à l'extérieur ; l'intérieur est nu et vide.

Des guides vous indiquent le chemin qui mène au mont Moriah, au couvent de Sion, au palais de Caïphe, à la Voie doloureuse qui manque, je

l'avoue, de beaucoup de solennité. Dans des rues étroites et tortueuses, les boutiques succèdent aux boutiques ; les Syriens offrent en vente des chapelets, des bibelots et une infinité d'articles sculptés dans le bois d'olivier. Sur un de ces étalages, un livre ouvert attire mon attention et les sujets qu'il traite me surprennent encore plus : ce sont des monographies de nos littérateurs français : Lamartine, Sainte-Beuve, Maupassant, Flaubert, etc. En effet le propriétaire du livre est un lettré ; il a étudié à Beyrouth, puis à Paris, et il est le correspondant français de plusieurs journaux européens. C'est donc un confrère que nous saluons dans la personne de M. Guez.

Maintenant, allons faire une incursion rapide dans le “ Pike ” la rue d'amusements par excellence et, le soir, la mieux remplie par la foule.

J'y retrouve le Palais du Costume, la plus complète importation parisienne qu'il y ait dans cette section, la maison du Rire, aussi une idée de Paris, mais où la gaieté n'est pas aussi franche, aussi spontanée que là-bas. Vous pourrez encore voir les cabarets du Ciel et de l'Enfer, de Montmartre, qu'on a réussi à rendre l'un et l'autre si peu attrayants, qu'un choix vous rend perplexes, le pavillon des Incubateurs, et autres curiosités. Un coin d'Asie et une rue du Caire, où passent des Bédouins en turban et des Turcs en fez, valent la peine qu'on s'arrête quelque temps : les minarets et les mosquées blanches, les fenêtres grillées des sérails sont scrupuleusement reproduits ; des bazars, présidés par des vendeurs levantins ou arabes, s'élèvent à chaque pas : les tentures chatoyantes, les gazes lamées d'or ou d'argent, les voiles de sultanes, les pierres du Nil, les sphinx en bronze aux yeux sans paupières, tout l'Orient enfin et ses produits exotiques sont étalés devant vos yeux. Je passerais des heures à chacun de ces bazars et les marchands qui ont deviné que leurs denrées tentent le Giaour nous entourent, nous sollicitent, nous importunent même :

— Toi, achète, toi seras content, ça te portera bonheur.

Volontiers, l'on viderait, au motif magnifique de bonheur, tout le conte-

nu de sa bourse, si l'on ne se rappelait ce vers de Shakespeare : Le bonheur, c'est de n'être jamais né.

Vous pourrez monter à dos de chameau et vous promener dans les rues du Caire, pour la modique somme de quelques sous ; le voyage, s'il est dépourvu de sentiment, n'est pas sans émotion, et j'en sais qui choisiront à l'avenir d'autre monture que celle du vaisseau du désert.

Puis, pour compléter cette scène typique, les sons aigres et stridents des musiques égyptiennes et arabes. Rien ne saurait rendre l'effet de ces mélodies bizarres au rythme assourdissant. D'abord, elles vous semblent insupportables, de tristesse et de monotonie puis, l'oreille s'y habitue... ce n'est pas la nirvana encore, mais on est plus près de comprendre sa griserie.

Tous les endroits du “ Pike ” ne sont pas captivants au même degré. Un voyage au Pôle Nord, la Création, les cafés japonais et chinois vous intéresseront encore, mais il est beaucoup de lieux où on a un peu trop abusé des toiles mouvantes, des vents artificiels et des tonnerres de fer-blanc. Pour nous reposer donc de tous ces bruits factices, allons nous asseoir dans l'Irlande, à l'ombre de la petite chapelle gothique ou des tours du château de Blarney. Puis, si le cœur nous en dit, nous irons tout à l'heure voir danser les gigues irlandaises par des “ colleens ” en jupes courtes, aux minois agaçants. De vraies “ collens ” vous dis-je ; si vous en doutez vous serez vite persuadés en regardant leur œil clair où luisent à la fois, par une étrange combinaison, la tendresse et la fine moquerie.

L'exposition des dentelles irlandaises est merveilleuse ; c'est à voir.

La partie du “ Pike ” la plus en vogue, c'est le Tyrol ; il remplace le village Suisse qu'il y avait à Paris, en 1900. On a dépensé des sommes incalculables pour lui donner l'aspect qu'il a aujourd'hui, et cette chaîne de montagnes, s'élevant à des hauteurs extraordinaires, et à qui on a donné les différents tons de l'alpage, a le naturel et l'imposance des granits alpins.

L'originalité de l'architecture se fait ensuite remarquer dans les différentes constructions élevées dans l'en-

ceinte du Tyrol ; la vieille église, sur les pierres de laquelle les siècles semblent avoir posé leur patine, a un air de vétusté qui vous ravit.

Les flancs de ces montagnes recèlent des grottes lumineuses, des panoramas enchanteurs d'Inspruck, de Gratz, et autres villes renommées des Alpes Styriennes.

Sur la place publique, s'élève un robuste kiosque, et, c'est là qu'un orchestre nombreux vient faire entendre les airs chers aux fervents de la musique, tandis que circulent avec des chopes de bière blonde, les jolies Tyroliennes aux bras nus, aux brassières de velours sur la chemise blanche.

C'est encore au Tyrol que vous verrez jouer, dans une série de tableaux, la célèbre Passion d'Oberammergau, dont un conférencier nous fait l'histoire à mesure que passent, devant nos yeux, les scènes et les personnages de la pièce.

La ville de Saint-Louis a bien droit dans le souvenir de cet inoubliable voyage à une mention spéciale. Elle se rattache d'ailleurs à nous puisqu'elle est d'origine française, et que ce sentiment demeure encore ainsi que l'attestent la statue de Saint-Louis et la fleur de lys de son écusson, que nous voyons reproduite partout.

La meilleure aristocratie se recrute encore parmi les vieilles familles françaises.

—Voulez-vous me parler le français, disait une vénérable aïeule aux cheveux blancs, à un commissaire canadien de l'Exposition, qu'elle avait rencontré par hasard.

Aussi bien, quand le drapeau américain remplaça les trois couleurs, la population de la Louisiane, tout entière, ne manifesta aucune joie et garda plutôt un farouche silence.

On raconte que, longtemps après la cession, un tremblement de terre étant venu, un jour, surprendre des réjouissances publiques, un galant de l'ancien régime dit cette parole qui peignait l'état des esprits :

—Ce n'est pas du temps des Français que l'amusement des dames était ainsi troublé !

J'eus le plaisir double de faire connaissance avec la ville de Saint-Louis, ses parcs, ses avenues, et ses super-

bes résidences, en ayant pour cicerone Madame Elizabeth Schenaider, Mme Alfred Merrill et Mlle Schenaider.

Cette famille, ainsi qu'on le sait, tient à Montréal par plus d'un lien, puisque deux de ses membres ont épousé des compatriotes, MM. Arthur et Alfred Merrill.

Les citoyens de Saint-Louis ont largement souscrit à l'érection des monuments de l'Exposition. Tous les souscripteurs sont à peu près sûrs que l'entreprise ne sera pas un succès financier, et pourtant, pas un ne regrette l'argent qu'il y a mis. Cette Exposition fait honneur à la ville, il n'est pas demandé davantage. J'aime cette belle fierté.

Mme Schenaider est peut-être de tous les contribuables, celle qui a le plus fourni à raison de son état de fortune, ce qui ne l'empêche pas de payer, à la porte de l'Exposition, son billet d'entrée, comme la plus humble des citoyennes de Saint-Louis.

Sur la remarque que je lui en faisais :

—Je sais, me répondit-elle, qu'il me serait très facile d'obtenir mes entrées libres, mais ne vaut-il pas mieux aider, en autant qu'on le peut, au succès d'une œuvre nationale, et remettre, en même temps une partie de sa fortune à ce pays à qui on la doit toute ?

Des femmes douées d'un patriotisme si pur et d'une si belle noblesse de sentiments, donnent plus de force à une république qu'une armée rangée en bataille.

Et maintenant, adieu à Saint-Louis, adieu aux palais d'ivoire, aux chutes d'eaux lumineuses de Forest Park ! Notre promenade est déjà terminée et nous retournons — les journalistes ne sont-ils pas les forçats du travail ? — à notre chaîne et à notre boulet. Chaîne et boulet que l'on aime pourtant, comme la mère aime celui de ses enfants qui la fait le plus souffrir.

FRANÇOISE.

NOTES

C'est la première fois, croyons-nous, qu'une excursion de femmes journalistes a été organisée au Canada, et nous n'hésitons pas à ren-

dre l'hommage de cette grande initiative à qui l'hommage est dû : à la grande compagnie du Pacifique Canadien par l'entremise de son haut fonctionnaire, M. George Ham, secondé par MM. Ussher et Nötman.

Jama's voyage ne s'est plus agréablement effectué.

Le wagon spécialement consacré à notre usage offrait un confort luxueux qui ne laissait rien à désirer. Tout avait été prévu par M. Ham, afin de nous épargner les soucis et les embarras inhérents à un déplacement aussi grand que celui-ci, et rien n'est venu troubler la quiétude et le contentement parfaits dont nous avons joui tout le long de ce voyage. Aussi l'expression de notre reconnaissance se fait-elle très vive envers M. Ham et les autres messieurs du Pacifique Canadien pour leurs soins délicats, leur urbanité si courtoise et leurs inlassables attentions.

Les femmes journalistes-canadiennes, à l'instar de leurs sœurs des États-Unis, auront désormais leur association. A ce titre, elles ont été accueillies avec le plus vif empressement et la plus sincère confraternité par les membres de l'Association des femmes journalistes de Chicago et de Détroit. Cette réception si chaleureuse a mis le meilleur complément à un événement aussi remarquable que celui de notre excursion et dont rien que de très heureux n'en devait marquer le souvenir. F.

Rien de plus beau, rien de plus rare, que la simplicité. Être affable, c'est être vrai. Z.

Vanille essence Jules Bourbonnière se vend à \$1.00 et \$1.50 la livre fluide. Tel. Bell Est, 1122.

Une jolie Anglaise venue à Bruxelles pour apprendre le français, crut avoir fait assez de progrès pour accepter un dîner en ville.

On lui présente un plat qui était nouveau pour elle. Comme, à l'apparence, il ne lui plaisait pas, elle refusa en disant :

—Merci, monsieur, je ne mange que mes connaissances.

Un Beau Discours.

Les fêtes organisées à Annapolis, le 21 juin dernier, pour célébrer le trois centième anniversaire de la fondation de cette ville par le Sieur de Monts, lieutenant-général du roi Henri IV, ont eu lieu avec tout l'éclat désirable. Le croiseur français "Toude" s'est rendu dans la Baie de Fundy pour participer à cette fête. Étaient présents également le cuirassé anglais "Ariadne" portant le pavillon de l'amiral Sir Archibald Douglass, et deux croiseurs des États-Unis le "Détroit" et le "Topeka".

M. Kleczkowski, Consul Général de France au Canada, spécialement chargé de représenter le président de la République Française, a prononcé à cette occasion un discours dont le texte est ci-contre. Nous nous estimons heureuse de faire goûter aux lecteurs du *Journal de Françoise*, ces lignes pleines de la majesté de l'histoire et d'une haute saveur littéraire :

Il est beau, il est généreux le sentiment qui a donné naissance à cette fête. Il s'inspire du plus pur idéalisme ; il prend sa force et sa raison d'être dans le respect profond du passé. Qu'est-ce qu'après trois siècles, nous venons commémorer ici ? Quel est l'évènement assez illustre pour mériter d'être célébré avec cet éclat ? Il semble être peu de chose, et pourtant il est tout ; il n'est qu'un moment, mais un moment sacré dans l'histoire de cette partie du monde ; il est l'heure grave, l'heure émouvante où, pour la première fois, des hommes, nés sur le continent de la vieille Europe, tentèrent de fonder un établissement permanent dans les régions septentrionales de la jeune Amérique.

Avant eux, par trois fois, un capitaine hardi était apparu, en avant garde. Soixante années s'écoulaient. Des voyages de Cartier il ne reste qu'un souvenir, mais si vif, si lumineux, qu'il éclaire toujours la route, comme un fanal allumé projette ses feux, lors même qu'aucun bateau ne

se voit à l'horizon. D'où viennent-ils, encore une fois, ces nouveaux messagers de l'idée civilisatrice, amis des fières entreprises ? De France — Quelle grande pensée, quelle vision enchanteresse dilata leurs cœurs et fait gonfler la blancheur de leurs voiles ? Ah ! c'est un rêve, un beau rêve ! Fidèles à l'esprit de leur temps, ils veulent servir le Roi, étendre son domaine et celui de leur religion, aider au commerce et coloniser. Leurs noms ? Ils s'appellent, qui ne les connaît, de Monts, Poutrincourt, Pontgravé, Champdoré, Champlain — le même Champlain qui, demain, fondera Québec, la douce reine du St-Laurent. Pierre du Gua, Sieur de Monts, "gentilhomme Xaintongeais", est le chef. Il a le cœur "porté à choses hautes". Le roi Henri IV, par lettres patentes, l'a fait son Lieutenant-Général, avec des pouvoirs si amplement délimités qu'ils couvrent toutes les terres de "la Cadie, Canada et autres endroits en la Nouvelle-France." De Monts reçoit, en plus, un privilège exclusif pour le trafic des pelleteries. Le trésor royal ne s'ouvre pas pour d'autres subsides. C'est tout, et c'est assez. Port Royal est fondé.

Les commencements sont incertains ; plutôt lents sont les progrès.

L'œuvre continue cependant. Poursuivie tout le long de plus d'un siècle, à travers les difficultés et les combats, elle allait, malgré tout, à son achèvement, quand un dernier coup de vent abattit Port-Royal — Port-Royal perdit jusqu'à son nom — Et après ? Oh ! Alors, le petit peuple de l'Acadie dut apprendre la douleur. Il connut les jours mauvais, les jours sombres. Un jour, un triste jour se leva, plus noir que tous les autres. Le chant du poète et la pitié de l'histoire en ont immortalisé la mélancolie désespérée — Passons vite. L'heure de la justice va venir. Des voix éloquentes l'annoncent et l'appellent. Elle sonne enfin ; et cette fois, pour toujours. Le soleil qui luit sur cette terre, heureuse dé-

sormais, verse ses rayons sur des races également libres et réconciliées !

Voilà les souvenirs que réveille, les pensées que fait jaillir, comme de leur source naturelle, cette fête admirable. Elle est par elle-même une résurrection. A nos yeux éblouis, dans l'éclair fuyant de la minute qui vole, "Bay of Fundy", comme avant, redevient "Baie Française", des couleurs françaises y flottent encore une fois. Par dessous le nom fluide et souple d'Annapolis, comme sous la gaze transparente et légère, reparait, ineffaçable, le vieux nom de Port Royal. Ils ressuscitent, avec lui, tous les vaillants des premiers jours, ceux que j'ai nommés et ceux qui ont suivi. Ils m'entendent, ils me comprennent ; la langue que je parle est la langue qu'ils parlaient. Quelque chose de leur âme a passé dans nos âmes. Quelque chose de leur vie, quelque chose de leur mort, se mêle à ces prés verdoyants dont le sourire dit si bien la vanité des guerres impitoyables, et le charme consolant de la nature impassible, jeune toujours et miséricordieuse. Comment ne pas se sentir ému ? De tels spectacles sont faits pour émouvoir ; ils pénètrent, ils fortifient. La Société Historique de la Nouvelle-Ecosse, et, au tout premier plan, son président zélé, ont eu ce mérite délicat d'en avoir saisi l'occasion. L'idée était noble, elle était belle ; elle s'est réalisée dans la splendeur d'un beau jour !

Le Président de la République Française, que j'ai le grand honneur de représenter ici, saura de quelle façon, à cette heure solennelle, d'anciens souvenirs français, un peu endormis dans la brume et les lointains du temps, se sont ranimés à votre voix ; et comment, dans leur fraîcheur renouvelée, ils ont été par vous exaltés et glorifiés. Sur plus d'un rivage, on a vu la France jeter à poignées la bonne graine des efforts où elle donne avec élan, son cœur et son génie. L'idée initiatrice est venue d'elle, bien souvent. Elle sème ; elle ne moissonne pas toujours. Constatons, ne nous plaignons pas. Dans la balance des choses éternelles, il sera toujours beau,

"Le geste auguste du semeur",

Parallèle entre Boileau et Victor Hugo

On peut du reste, toujours ressusciter un écrivain. Pour ce faire, il suffit d'ouvrir ses œuvres, et je me suis procuré ce plaisir.

J'ai donc attrapé, sur un des rayons de ma bibliothèque, le volume des œuvres de Boileau qui y sommeillait paisiblement et, en même temps, j'ai attiré à moi, au hasard, un des volumes de vers de Hugo. C'était les *Chants du Crépuscule*.

Impossible de mieux tomber, car, ouvrant Boileau, j'ai lu son discours sur l'ode qui sert de préface à l'*Ode sur la prise de Namur*.

Voici ce qu'a écrit Boileau, qui baillaient alors avec Perrault, c'était l'époque de la grande querelle entre les anciens et les modernes :

J'ai cru que je ne pouvais mieux justifier ce grand poète (Pindare) qu'en tâchant de faire une ode française à sa manière, c'est-à-dire pleine de mouvements et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné du démon de la poésie que guidé par la raison. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours et comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un poète.

Justement, Victor Hugo, dans les *Chants du Crépuscule*, célèbre, lui aussi, un événement mémorable : la naissance de Napoléon II.

Cette coïncidence nous donne toutes facilités pour comparer les deux manières et nous faire approximativement une idée des sentiments que les vers de Victor Hugo auraient inspirés à Boileau.

Allez, jeunes élèves, la lice est ouverte et le tournoi commence ! Tout d'abord écoutons Boileau. Il est entendu, n'est-ce pas, qu'à propos de la prise de Namur il va exprimer des transports "où l'esprit est plutôt entraîné du démon de la poésie que guidé par la raison" (*sic*).

Voyons les transports :

Est-ce Apollon et Neptune
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux ?
De leur enceinte fameuse,
La Sambre unie à la Meuse,
Défend le fatal abord ;
Et, par cent bouches horribles,
L'airain, sur ces monts terribles,
Vomit le fer et la mort.

Croyez-vous que c'est assez mouvementé ?

Voyons maintenant Hugo Les petits sont dans l'attente du grand événement.

....L'empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet
[homme
Qui, plus grand que César, plus grand même
[que Rome,
Absorba dans son sort le sort du genre hu-
[main ?

L'enfant naît. Écoutez :

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes
[splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les
[épis.
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice
[apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler
[d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis.

Je vous laisse le soin de déterminer de quel côté sont les transports et le mouvement, et je vois d'ici Boileau lisant ce morceau ; " Le barbare ! Il a écrit " canons ", il a écrit " nourrice " ! De tels mots appartiennent-ils au langage des dieux ? Que penserait Pindare ? "

Le fait est que c'est un barbarisme d'employer ce mot de " canons ". " Bouches horribles " a une autre tournure, d'autant que les anciens ne connaissaient pas l'artillerie. Il est de bon goût de ne pas servir de termes qu'ils ignoraient. Et puis, si on se met à employer le mot propre, il devient par trop facile d'être poète.

Continuons. Boileau va décrire la catastrophe finale. Namur a succombé :

Le feu cesse, ils sont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France,
Et, désormais gracieux,
Allez à Liège, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Cré nom de nom d'un chien ! Impossible de manifester autrement son impression quand on lit de pareils vers. C'est comme si on était pris d'une rage de dents.

Victor Hugo nous dit, lui aussi, la catastrophe :

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les
[deux ailes.
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous alors sur son nid fondirent, pleins de
[joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle et l'Autriche l'ai-
[glon !

Je crois qu'il y a quelque différence entre les deux manières.

Qu'aurait pensé Boileau, comparant sa *Prise de Namur* à *Napoléon II* ? C'est cela qui m'intrigue.

Le joli, l'extraordinaire, est que ce gremlin de Boileau était parfaitement content de lui. Voici en quels termes satisfaits il exprime son plaisir d'être arrivé à la fin de sa tâche et de s'en être si bien tiré :

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma Muse dans son déclin
Sait encor les avenues
Et les sources inconnues
A l'auteur de " Saint-Paulin ".

L'auteur de *Saint-Paulin* c'est Perrault. Phébus ! le Parnasse ! Horace ! Tout cela à propos de la prise d'une ville en Belgique !

Et il faut voir comment il parle du souverain à perruque qui fut son roi :

C'est Jupiter en personne !
Oui, c'est le vainqueur de Mons,
N'en doute point, c'est lui-même.

Au moins, Victor Hugo dit son fait à Napoléon (il est vrai qu'il était mort), lorsque, l'ayant montré : "Criant joyeux avec un air sublime : L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !" il ajoute :

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu.
A chaque fois que l'heure sonne
Tout ici-bas nous dit adieu.

Oh ! demain c'est la grande chose ;
L'e quoi demain sera-t-il fait ?

Demain c'est le cheval qui s'abat blanc d'é-
[cume ;

Demain, ô conquérent ! c'est Moscou qui
[s'allume,

La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la
[plaine ;

Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sain-
[te-Hélène !

Demain, c'est le tombeau !

Hein ! quel souffle ! Et voyez-vous, à côté, ce piteux Boileau qui "sait les avenues des bois fréquentés d'Horace", qui nous montre "les ennemis gracieux s'en allant à Liège et à Bruxelles" ?

On peut deviner, en comparant comment Boileau, l'homme fossile, aurait jugé Hugo. Déjà, de son temps, il avait feint d'ignorer le divin La Fontaine !

Et quand je pense, mon Dieu ! quand je pense que, de mon temps, au lycée, nous étions obligés de lire Hugo en cachette, et que toute notre admiration devait être réservée à Boileau-Despreaux !

H. HARDUIN.

Les personnes nerveuses.

Les maladies nerveuses rendent beaucoup de leurs victimes impréparées à la vie mondaine, à la vie sociale. Il m'est permis d'en parler, parce que leur guérison peut être obtenue par un effort persévérant de la volonté et grâce à quelques soins qu'on est autorisé à prescrire sans l'assistance du médecin.

Il suffit souvent d'un chagrin, d'un événement désastreux, parfois d'une vive contrariété, pour développer en quelques natures, qui peuvent être exquisées, d'ailleurs,—une telle nervosité qu'elles deviennent bientôt à charge à elles-mêmes et aux autres.

Elles ne savent plus supporter un reproche, une observation, une contradiction, un retard, sans se laisser aller aux pleurs ou à l'emportement. Il est certain que ces femmes... et ces hommes sont malades, qu'il faut s'armer à leur égard de patience et de douceur, leur épargner dans la mesure du possible tout sujet d'irritabilité, mais eux aussi doivent agir sur eux-mêmes.

Dès le début, quand ils ont senti pour la première, deuxième, troisième, quatrième fois, qu'ils n'avaient plus sur leur geste, leur parole, leurs sensations, cette maîtrise qui caractérise l'homme raisonnable, ils devraient réfléchir, s'examiner, chercher à comprendre ce qui avait amené en eux ce changement et immédiatement s'efforcer de réagir de toutes leurs forces encore existantes contre cet état morbide. Ils n'auraient pas vaincu le mal du premier coup, je ne veux pas leur donner cette fausse espérance ; mais en continuant à veiller sur eux constamment, ils l'auraient atténué assez rapidement et bientôt après ils en auraient été délivrés, ils en auraient délivré les autres.

L'hygiène morale doit être soutenue par l'hygiène physique. Les gens nerveux ne savent pas préciser leurs souffrances ; ils sentent qu'ils ne sont plus dans l'état ordinaire de santé et ils se soignent eux-mêmes ou se font soigner par un médecin qu'ils renseignent fort mal sur la maladie dont ils sont atteints.

L'ébranlement des nerfs amène une faiblesse qu'on veut combattre. On s'ordonne ou l'on se fait ordonner des fortifiants ou soi-disant tels : le fer, le quinquina, la viande saignante, le vin généreux... qui sont des irritants, des stimulants, quand il faudrait des calmants. Pour mettre en fuite la tristesse et l'ennui, qui sont le corollaire des maladies nerveuses, on se fatigue en voyages, en plaisirs, en "distractions" de toute nature, quand le repos serait le meilleur remède, surtout si on y ajoutait le travail.

Une vie unie, dénuée d'impressions, de sensations vives est indispensable à ceux qui ont été secoués par un malheur ou une douleur.

Quand ils le peuvent ils doivent aller demander l'apaisement dont ils ont besoin à la grande nature, qui les bercera, les endormira dans ses bras et les pénétrera de son calme auguste. Une vie toute végétative est ce qui leur convient pendant assez longtemps.

L'union du corps et de l'âme étant très intime, ils choisiront leur nourriture de telle sorte qu'elle ne puisse exciter ni leur sang ni leurs nerfs. Peu ou pas de viandes ; peu ou pas de vin, mais des œufs, du laitage, des légumes. Les exercices modérés, en plein air, leur seront aussi très utiles.

Enfin et surtout il faudrait détourner presque entièrement sa pensée de soi-même ; ne pas "s'écouter", comme nous disions plus haut, c'est-à-dire de ne pas se plaire à analyser ses souffrances physiques et morales, ne pas s'appesantir sur ses maux de quelque ordre qu'ils soient. Il est encore indispensable d'éviter les discussions inutiles, oiseuses, il serait bon de voir la vie sous ses beaux côtés, de s'occuper du prochain, de penser à être utile ou même seulement agréable à autrui ; il n'est pas de plaisir plus sain ni meilleur. Si chacun voulait écouter cet humble conseil, le monde changerait de face, le mal disparaîtrait de la terre. Il est facile à pratiquer pourtant et il ne peut être suivi de découragement. Mais si on ne recueille qu'ingratitude ? Eh bien ! on fera le bien pour le bien. Du reste, la reconnaissance est, quoi qu'on en dise, une vertu innée au cœur de l'homme. Seulement, le bien doit être fait avec grâce pour inspirer la gratitude.—Aimer les autres, c'est le seul moyen de les supporter, de leur pardonner, de ne pas sentir les blessures qu'ils vous font. C'est le seul moyen de tirer parti de la vie, d'amoinrir les souffrances et les douleurs terrestres.

B. S.

Les chapeaux de Mille-Fleurs ont un cachet qu'on retrouve dans toutes leurs créations.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à \$1.00 et \$1.50 le livre fluide. Tel. Bell Est 1122.

Détruisons l'Alcoolisme

LES gouvernements que l'on blâme quand ils ne font pas le bien qu'ils devraient faire, devraient, en toute équité être félicités quand ils comprennent leur devoir et qu'ils s'appliquent à le bien remplir.

Les mesures prises par le procureur-général, l'hon. M. Archambault, pour enrayer et détruire le fléau de l'alcoolisme méritent qu'on les signale et qu'on les loue.

Faisons une propagande zélée en faveur de la "goutte de lait", mais une guerre active à la goutte de rhum.

Le moyen, se demandait-on, de sauver les malheureux chez qui l'usage fréquent de la boisson a enlevé jusqu'ici la volonté de se corriger ?

Eh ! bien, il semble enfin trouvé et je m'en réjouis plus par amour de l'humanité que par amour de la science.

C'est à un canadien, le Dr Mackay, que l'on doit cette cure merveilleuse. Et d'après les résultats extraordinaires obtenus par ce traitement des alcoolisés, le gouvernement a résolu d'utiliser la découverte du Dr Mackay et de la mettre à la portée de tous. Ce savant médecin est maintenant installé dans un des bureaux de l'Hôtel de Ville, où il reçoit le mercredi, jeudi et vendredi de chaque semaine, les personnes qui ont besoin de ses consultations et de son traitement.

Déjà, les succès que cette cure a remportés ici, sont très consolants. J'ai vu des certificats absolument convaincants du bien opéré par le traitement du Dr Mackay et je ne puis que former des vœux, pour que ce remède efficace soit plus connu et plus répandu à travers tout le Dominion.

Je conseille fort aux femmes, affligées d'un mari ivrogne, d'aller chercher le salut chez le Dr Mackay.

Il n'est pas nécessaire d'être à Montréal même pour bénéficier du traitement ; j'ai lu plusieurs correspondances, soit de la Beauce, des Cantons de l'Est ou autres endroits reculés de la Province, demandant le remède ainsi que la prescription à suivre, puis, venant ensuite attester d'une guérison complète.

M. Vallée, gouverneur de la prison,

affirme, appuyé de chiffres éloquentes, que les prisonniers alcooliques, qui avaient été soignés avec le remède du Dr. Mackay, n'ont plus été arrêtés pour cause d'ivresse.

On parle de placer ce remède dans les postes de police où tant de malheureux cuvent le vin d'une nuit d'orgie ; le projet est trop loisible pour ne pas se réaliser. Que la ville, les échevins, les citoyens fassent leur devoir et qu'ils aident le gouvernement dans son œuvre régénératrice et bienfaisante.

Les femmes qui ont tant à pleurer par cause de l'intempérance de leurs époux, de leurs pères ou de leurs frères, liront ces lignes avec un vif soulagement, et elles travailleront de leur côté, de toute leur énergie, j'en suis convaincue, à faire adopter et à répandre partout un traitement qui devra assurer la paix et le bonheur de toutes les familles.

FRANÇOISE.

Académie de Madame Marchand

Le 23 juin, avait lieu la distribution des prix à l'académie de Madame Marchand. Un très joli programme fut exécuté avec beaucoup de brio et d'entrain par les élèves : morceaux d'ensemble, chœurs de chant, opérettes ont tour à tour charmé l'auditoire composé de plusieurs membres du clergé, des parents des élèves et des amis de l'éducation. Un dialogue essai littéraire des élèves de 8e année, a fort intéressé les personnes présentes. Puis Mlle Corinne Martin, à qui avait été décerné le prix de littérature offert par l'Alliance française, a su en termes gracieux et avec une diction parfaite, faire l'allocution de circonstance, prouvant ainsi que la récompense obtenue était bien méritée. Les autres prix spéciaux ont été accordés comme suit : 1er prix d'instruction religieuse offert par le directeur de l'académie, Mlle M. F. Denys ; prix d'honneur présenté par M. l'abbé Daniel, fondateur de l'académie, Mlle L. Brosseau ; médaille de dessin, offerte par M. D. A. Marchand, Mlle M. Lachapelle ; médaille de mathématiques, don de M. L. Gravel, Mlle E. Dupras ; médaille de clavographie et de sténographie, Mlle M. F. De -

nys. La médaille de son Excellence le lieutenant-gouverneur a été décernée à Mlle L. Brosseau, pour mérite exceptionnel. 31 diplômes ont été obtenus durant l'année au bureau central des examinateurs catholiques.

Les études musicales placées sous l'habile direction de Mlle Lemire ont été couronnées d'un brillant succès aux derniers examens de l'Académie de Muisque de Québec, tenus à Montréal, les 27 et 28 juin.

Quatre concurrentes ont obtenu le titre de lauréats : Mlles B. Plante, E. Vauthier, C. Allard, A. Valois. Trois élèves ont reçu un diplôme de 1ère classe : Mlles J. Brazeau, R. Moineau, J. Pelletier.

Cinq ont obtenu un diplôme de 2me classe : Mlles E. Martin, E. Dupras, L. Desjardins, A. Messier, M. de Longchamp. Quatre ont reçu un diplôme de 3me classe : Mlles A. Arcand, A. de Lahayes, S. Blanchard, et Champagne.

Une lettre reçue de notre collaborateur et ami, M. Albert Jeannotte nous donne d'excellentes nouvelles de ses études. M. Jeannotte est en ce moment sous la haute direction de Koenig, de Rose Caron et de Jean de Reszké pour le chant et étudie l'opéra avec Jacques Gsnardon et Victor Manuel. Au conservatoire, il a été l'élève de Xavier Lerous classe de composition, " mais pardessus tout, ajoute-t-il, je conserve un souvenir affectueux à Achille Fortier, mon premier maître et l'artiste le plus sincère que je connaisse." C'est Massenet qui a présenté notre jeune compatriote canadien à Jean de Reszké en le lui recommandant d'une façon toute particulière. Avec de pareils professeurs, M. Jeannotte pourra en toute conscience se déclarer compétent professeur de chant. Et puis, comme le bonheur ne vient jamais seul, Gaillard du Grand Opéra, et Albert Carré, de l'Opera Comique, ont promis à M. Jeannotte de toujours recevoir en audition les élèves qu'il leur recommanderait, ce qui fait dire au jeune et futur professeur : "Le premier élève que je jugerai apte à débiter ici, je le conduirai moi-même à Paris à mes frais." Voilà qui est fort encourageant pour nos artistes de l'avenir, et M. Jeannotte peut s'estimer heureux de s'être attiré des témoignages aussi mérités qu'éclatants de la part de ces deux célébrités.

M. Jeannotte a rencontré encore, dans un déjeuner chez Calvé, Mlle Th. Viazone qui lui a parlé avec enthousiasme et gratitude des Canadiens et du Canada.

LE COIN DE FANCHETTE

Nous voilà bien en retard pour répondre aux lettres qui dorment sur mon pupitre depuis trois semaines. Mes correspondants me pardonneront bien de leur répondre un peu sommairement afin d'expédier plus vite mon petit courrier et de trouver l'espace pour dire un mot à toi. D'abord, je réponds aux correspondants en bloc qui m'ont demandé des notes sur Rolette. Le personnage n'est guère connu, si j'en juge par le grand nombre de personnes qui m'ont posé cette demande.

Eh bien, voici : Le capitaine Frédéric Rolette était Québécois. Son père le plaça fort jeune à bord d'un vaisseau de guerre anglais et il combattit à Aboukir, à Trafalgar où il fut glorieusement blessé. Revenu au Canada, on lui confia le commandement du brigantin, le *Général Hunter*, qui faisait le service sur les grands lacs. En 1812, la guerre éclata avec les États-Unis ; ce fut Rolette, qui, avec huit marins seulement, tous des Canadiens-Français, surprit le premier vaisseau ennemi et qui, sans coup férir, fit prisonnier tout l'équipage. Rolette fut ensuite dangereusement blessé à la bataille de Frenchtown, où il s'était conduit en brave et en héros. Peu après, il reprit son service sur mer et commanda un vaisseau de 13 canons, *Lady Prévost*. Dans un combat naval, où les forces américaines étaient de plusieurs fois supérieures à celles de leurs adversaires, les Anglais furent défaits. Mais Rolette, plutôt que d'amener son pavillon, mit le feu aux poudres de son vaisseau. Les Américains le sauvèrent tout brûlé et s'accrochant à une épave. Après la guerre, on récompensa de si beaux exploits, de si héroïques services, par un petit emploi dans le gouvernement. Ce fut alors que ses vieux amis de Québec, pour reconnaître sa vaillance et ses hauts faits d'armes, lui présentèrent le sabre en question. Rolette mourut à Québec,

à l'âge de 48 ans, en l'année 1831. Quel grand Canadien, n'est-ce pas ?

Je dois remercier ici M. Errol Bouchette, qui a bien voulu m'aider à satisfaire la légitime curiosité de mes correspondants en me donnant ces notes. M. Bouchette est le parent de Rolette par la mère de celui-ci, Angélique de St Vallier.

Je remercie encore à la fois, toutes celles qui m'ont écrit leurs souhaits de bon voyage, et les autres qui sont venues ensuite s'informer s'il avait été heureux. Plusieurs m'ont aussi demandé si l'on pouvait, sans payer trop cher, visiter l'Exposition et Saint-Louis ; je suis heureuse de leur répondre que l'on peut se donner le plaisir de cette visite sans être millionnaire. L'on pourra trouver, et dans les meilleurs endroits de la ville, des chambres pour un dollar par jour. Quant aux repas, il vaut mieux les prendre sur les terrains, n'est-ce pas. 2°—A l'*Inside Inn*, on paie, depuis \$2.50 en montant, par jour. Il y a des chambres si fortement exposées au soleil qu'elles ne sont pas tenables. Il faut faire attention à ce détail.

Justine B.—Donnez-moi les numéros qui manquent à votre collection, et je vous les ferai remplacer ; je tiens à ce qu'elle soit complète. Comment va votre santé, je m'en inquiète un peu et vous ne m'en parlez pas. Je ne puis vous dire, ma chère amie, car cette page se prête peu aux effusions, comme je suis toujours heureuse de vous lire et l'intérêt constant que je vous porte ; pourquoi n'occupez-vous pas vos loisirs à la rédaction d'un article, sur le sujet que vous voudrez, pour le JOURNAL DE FRANÇOISE ? Vous avez dans vos lettres des trouvailles d'idées et de phrases admirables. Et puis, écrire sera pour vous une distraction puissante ; je crois que vous avez besoin de distractions, ma pauvre enfant. Allons, c'est au revoir.

Admirateur de Balzac.—C'est vous ? j'y songeais quand votre lettre

est venue. Voilà un joli cas de télépathie. Merci de vos souhaits.

Perlette.—Je crois que vous exagérez ; je n'ai vu rien qui soit une intention désagréable dans les phrases que vous me citez et que j'avais lues déjà. Ne mériterais-je que ces adjectifs que je me trouve encore pas trop mal partagée. A bientôt, Perlette.

Rubis sur l'ongle.—Je ne sais, ma petite,—car vous êtes encore bien jeune, cela se voit,—en quoi peut bien vous intéresser la couleur de mes yeux. Mais, je vous la donnerais quand même et avec empressement, si je n'étais à ce sujet aussi perplexe que vous. Personne encore ne s'est accordé sur leur nuance et vous avez à choisir entre le bleu, le gris et le vert.

Ivan le Terrible.—Changez de nom, vous me faites peur.—1° Non, je ne veux pas vous parler ici de M. de Fersen, qui me fera le sujet d'une chronique, le personnage étant intéressant et fort peu connu. 2° Votre pièce de vers est bien tournée, mais je ne puis la publier dans ces pages ; vous devinez pourquoi.

Marthe la timide.—Je ne puis vous donner ici le conseil que vous demandez ; ce qui convient à votre situation ne conviendrait pas à d'autres mêmes placées comme vous. Je vous plains sincèrement en attendant que je puisse vous affirmer mieux ma sympathie dans une lettre que je vous écrirai quand vous m'aurez donné une adresse quelconque.

Vertugadin.—Vous ne savez donc pas que " ce qui fera le bonheur dans le Paradis, ce sera le petit nombre des élus ? " Toutefois, ceci n'est pas article de foi, considérant que c'est Beaudelaire qui l'a dit.

Secrétaire.—

Ne songez qu'au présent, dites-vous.

[Malgré moi

Au passé doux je songe avec un tendre émoi. Le poète a raison : les choses ont leurs

[larmes

Dans les murs familiers on a des coins élus

On sent qu'on les aimait en ne les trouvant
[plus,
Et que les murs nouveaux n'ont pas les
[anciens charmes.

Nina la Brune — Oui, j'ai lu ce dont vous me parlez et j'en ai été amusée. Cela m'a rappelé les batailles des anciens jours ; aujourd'hui ces discussions ne valent pas même l'encre qu'elles font couler, c'est pourquoi vous me voyez si paisible. Cette accusation de naïveté est pour le moins plaisante.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—*Je suis invitée, à la campagne, chez une amie et je me demande si une grosse malle serait d'un mauvais effet sur l'esprit de mon hôtesse ?*

R.—Cela dépend du temps que vous devez passer chez elle. Il est évident que si vous n'êtes invitée que pour deux ou trois jours, une grosse malle serait de trop. Mais si vous êtes pour une huitaine ou une quinzaine, vous avez raison de vous munir de beaucoup de choses.

D.—*Dois-je prévenir mes hôtes de l'heure ou du jour de mon arrivée.*

R.—Certainement, à moins qu'il n'y ait une entente préalable que vous arriverez sans leur dire. Quelque fois, c'est ce qui se pratique, quand on veut éviter à ses hôtes les ennuis ou les frais d'un grand déplacement.

LADY ETIQUETTE.

UN JOLI ROMAN. — La princesse Thyra, fille du roi de Danemark, sœur de la princesse "Rayon de Soleil," qui a fait le sujet de notre causerie d'aujourd'hui, est mariée au duc de Cumberland, roi dépossédé du Hanovre.

Cet excellent ménage a deux filles charmantes : les princesses Alexandra et Olga. En père raisonnable selon les idées reçues, le duc de Cumberland désirait marier l'aînée avant la cadette, mais le Grand-Duc Frédéric de Mecklembourg-Schwerin, venu visiter à Gmanden la princesse Thyra et son mari, s'éprit vivement de la charmante Olga. Il parvint, à force de supplications, à convertir à ses vœux le duc de Cumberland, et désormais, les fiançailles de ces très jeunes Altesses sont officielles.

LE VIEUX FAUTEUIL

(Vers au Journal de Française.)

Dans mon vieux fauteuil, je pleure souvent,
Plié sous le faix de tristesse vague ;
Car vivre est douleur et chagrin ardent,
Dans mon vieux fauteuil, je pleure souvent.
En pensant à toi, mon esprit divague.

Dans mes bras souvent tu te blottissais...
Oubliant la vie et la douleur morne,
D'un baiser très long je te guérissais.
Dans mes bras souvent tu te blottissais,
La vie est bien triste et le mal sans borne..

De ses bras très doux, il nous entourait,
Comme comprenant la passion exquise
Qui, dans nos deux cœurs, doucement
[vibrant.

De ses bras très doux, il nous entourait
Quand tu me parlais, de ta voix qui grise !

Ta bouche petite, en un frisson rose ;
Effleurait la mienne—alors tu riais !
Car moi, j'évoquais, en mon cœur morose,
Ta bouche petite et son frisson rose
Comme un papillon sur un noir cyprès.

Dans mon vieux fauteuil, je pleure sans
[cesse,
Bien loin est le temps de nos baisers fous.
Nous ne dirons plus cette exquise messe...
Dans mon vieux fauteuil, je pleure sans
[cesse.

Baisers en-allés, quand reviendrez-vous ?

Dans mon vieux fauteuil, très souvent
[je pleure,
Ton nom sonne en moi comme un glas

Et c'est un tourment, croissant à chaque
[de deuil
[heure,

Dans le vieux fauteuil où souvent je pleure.

Je voudrais briser ce triste fauteuil !

PAUL MORIN.

Conseils Utiles

PLANCHERS CIRÉS. — Une bonne préparation pour huiler un plancher se fait de la manière suivante : Pour deux litres d'huile de lin bouillie prenez un quart de livre de terre de sienne brûlée, mélangez et frottez-en les planchers avec un grand morceau de flanelle. Une forte décoction de l'intérieur de l'écorce de chêne rouge, mélangée d'écume, fait une bonne teinture pour le plancher. Après les avoir bien frottés avec le liquide, laissez sécher, et cirez ensuite avec une brosse.

LAVAGE DES FLANELLES. — Remplissez un baquet avec une moitié d'eau bien chaude, dans laquelle vous faites dissoudre du bon savon de lessive. Ajoutez une cueillée à bouche

de borax. Agitez les flanelles dans l'eau et pressez-les entre les mains, en frottant légèrement les endroits les plus souillés. Ne frottez jamais les flanelles avec du savon et n'employez pas de planche à laver. Sortez les flanelles de ce savonnage et replongez-les dans un autre savonnage ayant la même température. Rincez ensuite dans l'eau chaude afin de bien enlever le savon. Pressez bien pour en sortir l'eau et secouez vigoureusement avant d'étendre. Repassez avant que les flanelles soient sèches, et n'employez pas de borax pour les flanelles de couleurs.

NETTOYAGE DE SOIE NOIRE. — On obtient un très bon résultat en procédant de la manière suivante : Pelez et coupez en très fines tranches une pomme de terre blanche de grosseur moyenne ; ceci fait, versez dessus une certaine quantité d'eau bouillante, couvrez et laissez séjourner toute la nuit. Lorsque vous êtes prête à vous en servir, passez et ajoutez assez d'alcool pur pour lui donner la consistance d'un amidon léger, épongez ensuite vivement l'endroit de la soie avec le liquide en frottant soigneusement chaque tache, mais en ayant bien soin que toute la soie ait été touchée par le liquide. Retournez la soie à l'envers et repassez avec des fers froids sur la longueur du tissu.

Une jeune fille bien recommandée désire une position de gouvernante ou d'institutrice dans une famille canadienne-française ou anglaise. S'adresser à A. H. Bureau du Journal de Française, 80, rue St-Gabriel.

Allez à Mille-Fleurs, allez aux sources de l'élégance et du bon goût. 1554, rue Ste-Catherine.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest

Pres de la rue Peel

MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.
Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue

13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

PAGE DES ENFANTS

A Propos d'Histoire

Il a été omis dans le dernier numéro à la page des enfants le paragraphe suivant de la réponse d'Histoire du Canada que "Vieil Ami", écrivain de renom nous a adressé, le voici :

Après la réponse de l'Anglais à la sentinelle française qui lui avait demandé : A quel régiment appartenez-vous ? celle-ci ajouta :

— Pourquoi ne parlez vous pas plus haut ?

— 'Tais toi donc, on pourrait vous entendre.'

Cette réplique importante n'a pas été insérée

La Peur

C'ÉTAIT un vilain jour sombre ; la neige soufflait avec furie dans les cheminées et les passants se hâtaient

Onze heures venaient de sonner à l'horloge et le soleil n'avait pas encore fait la plus petite apparition. Toutes les ménagères achevaient les préparatifs du dîner, se félicitant de ne pas être dehors.

Au troisième étage d'un riche immeuble, une femme de chambre fermait les fenêtres et donnait un dernier coup de balai. Soudain, un cri perçant met en émoi toute la maison.

La pauvre fille, pâle, tremblante, appelle au secours :

"Madame, madame, venez vite !... Une bête... une araignée monstre... comme je n'en ai jamais vu..."

— Où donc, Fine ?

— Ici, madame, là dans ce coin...

Et la maîtresse du logis s'approchant, voit quelque chose d'étrange, d'informe, s'agiter dans un espace vide entre le parquet et le mur de l'antichambre

C'étaient de longues pattes, de vraies tentacules hérissées de barbes fines qui remuaient, menaçantes et terribles.

— Prenez garde, madame, prenez

garde, reculez vous ; ça va sauter sur vous... Je balayais là, tout à l'heure, quand ça s'est mis à courir. Oh ! la vilaine bête ! C'est gros comme une souris, noir, velu, avec des centaines de pieds.

— Apportez-moi une bougie, Fine.

Et la courageuse maîtresse de maison se baisse pour examiner à la lumière.

Les affreuses pattes s'allongeaient, se tordaient au moindre souffle ; il était évident que la bête se tenait sur la défensive. Que faire ?

Impossible de l'assommer à coups de bâton ; elle était blottie dans une fente profonde et s'y tenait comme dans une forteresse inexpugnable.

Tous les hôtes du logis étaient accourus ; chacun se baissait avec curiosité, puis se reculait avec dégoût, avec effroi. L'embarras allait croissant. On n'osait s'éloigner... il ne fallait pas perdre de vue ce dangereux voisin qui se mettait à courir dans l'appartement, dès qu'il ne se sentirait plus surveillé

Une idée lumineuse !

Sur le fourneau de la cuisine bouillait une grande casserole de tisane. Madame***, n'osant confier à personne la dangereuse exécution, saisit la queue de l'ustensile et, se faisant parfaitement éclairer, approcha avec mille précautions.

— Reculez-vous, enfants, Fine, tenez bien la bougie ; penchez un peu à droite... Non, pas comme cela, à gauche.

— Oh ! Madame, s'écrie Fine, tenez, elle remue, elle va sauter.

— Allons donc, un peu de courage.

Et, visant droitement, Madame*** verse, sur les tentacules, le liquide bouillant.

Chacun avait fait deux pas en arrière s'attendant à une sortie désempérée du monstre... Quand la vapeur qui s'élevait du parquet, couvert de grains d'orge, fut suffisamment dissipée, on s'approcha.

Les tentacules gisaient à terre inertes flasques, n'offrant plus rien de redoutable.

Madame*** prit un bâton et, appuyant sur les pattes immobiles, s'assura que la bête de bougeait plus. Saisissant des pincettes elle tira, dehors, le corps entier.

— Quoi ? qu'est-ce ?... Bon Dieu !

Et à ces exclamations répétées par tous, succéda un immense éclat de rire.

C'était... devinez ?

Un morceau de plumeau dont Fine se servait pour épousseter !

Puisse cette histoire vraie vous guérir de la peur, si, toutefois, quelqu'un d'entre vous, mes chers neveux et nièces, est atteint d'une aussi funeste maladie.

Mots pour Rire

La maman de Robert a pour ce petit diable une indulgence excessive.

— Mon enfant est espiègle, disait-elle, pour excuser sa dernière incartade, mais pas méchant ; au fond, c'est la crème des bébés.

— Précisément, madame, répliqua Y..., mais vous savez qu'une crème n'est jamais si bonne que fouettée.

Bébé à table épluchant sa mandarine.

— Ah ces voleurs de marchands d'oranges... ils mettent des pépins pour que ça paraisse plus lourd.

Auguste qui a quatre ans, est en train de dessiner une tête de soldat : après deux ronds qui figurent les yeux, il tire un trait qui figure le nez puis, au-dessous, deux énormes trous.

— Pourquoi ces deux trous ? lui demande la maman.

— Ça, lui dit-il, c'est pour mettre ses doigts dedans.

Le petit Tomm de galamment sa place en tramway à une demoiselle d'âge mûr qui le remercie en minaudant :

— C'est très gentil, mon petit ami, d'offrir ainsi sa place aux dames...

— Oh ! réplique l'enfant, aux vieilles seulement.

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

Réponse à Jeux d'Esprit

Géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Quelle est la situation géographique des endroits suivants: Ile d'Anticosti, Rivière du Loup ou Fraserville, Petit Métis, Baie St-Paul, Malbaie, Cacouna, Verchères, Gaspé et Frederickton ?

Rép. Ile d'Anticosti, dans le golfe St-Laurent au nord de Gaspé, Rivière du Loup ou Fraserville sur la rive sud du St-Laurent dans le comté de Kamouraska, Petit Métis, sur la rive sud du St-Laurent dans le comté de Rimouski, Baie St-Paul et Malbaie sur la rive nord du St-Laurent, dans le comté de Charlevoix, Cacouna sur la rive sud du St-Laurent dans le comté Témiscouata, Verchères sur la rive sud du St-Laurent, dans le comté de Verchères, Gaspé sur la rive sud du St-Laurent situé dans la péninsule du même nom.

Ont répondu: Deux jumeaux, Petite Nièce, Eva Décary, Josette Lamoureux, Rose, Adrienne St V. Quatre, Saisons Rose, Montréal, Paul, Corinette, Emilienne, Alma C. Québec.

Ecole Garneau, Ottawa: Cécile Dubé, Amanda St Georges, E. Dufour, Chs. Peachy, D. Landreville, Rhéa LeBlanc, Elmire Belliveau, Alice Dumais, A. Philippe, A. Vanasse, L. P. Bélanger, Maria Mathieu, Abdon Côté, L. Charron, Clarisse Belliveau, Jos. Vanasse, Julie Mathieu, Egbert Duguay, Ubalde Séguin, Athanase Juneau, A. Laverdure, Laura Peachy, R. Barrette, Léon MacKay, C. Charron.

Petite poste en famille

MADAME G. F., (Québec.)

Merci de vos bonnes paroles que j'apprécie de tout cœur, car je sais qu'elles sont l'expression sincère de votre pensée et de vos sentiments à mon égard. Vous me dites: " Vos journaux quotidiens ont fait à vos

efforts pour instruire nos enfants et à votre méthode si intéressante un compliment des plus flatteurs en adoptant votre mode d'une manière si entière." Je suis bien, sur ce sujet, tout-à-fait de votre avis, chère Madame, et je me sens très fière de ce succès. Merci aussi de vos avis et de vos conseils, ils me sont précieux à plus d'un titre.

Tante Ninette.

Tante Ninette,

"Journal de Françoise",

Montréal.

Chère tante Ninette,

Vos nouveaux petits amis de l'École Garneau ne peuvent terminer leur année scolaire sans vous dire combien ils apprécient la faveur que vous leur avez faite en les admettant dans votre coin des enfants.

Nous vous en remercions de tout cœur et nous nous proposons de redoubler d'effort et de travail en septembre prochain.

La distribution des prix a eu lieu le 28, cette année les garçons se sont laissés passer par les filles. Je suis arrivée première et j'ai eu la médaille du commissaire ainsi qu'un magnifique volume donné par le curé de la paroisse pour travail et application et une corbeille à ouvrage pour l'ordre et la propreté. N'êtes vous pas contente que ce soit une petite fille qui arrive première ?

Un de nos compagnons de classe nommé Samuel Mackay est mort hier dans la nuit Il avait obtenu l'année de collège payée par M. Tassé.

Nous vous souhaitons de bonnes vacances. Un bonjour effectueux de vos petits neveux et nièces de l'École Garneau, par

CÉCILE DUBÉ.

RÉPONSE :

Tu ne saurais croire ma chère Cécile, avec quel plaisir j'ai reçu ta lettre et appris tes succès. Je suis toute fière que tu aies passé les garçons cette année ; ça ne m'étonne pas d'ailleurs,

et je suis sûre que si toutes les petites filles le voulaient, il n'y aurait pas un petit garçon capable de lutter avec elles. Ce que femme veut, Dieu le veut.

Afin de vous récompenser de votre assuidité et de votre bonne volonté à tous, le Journal de Françoise accordera un prix spécial aux élèves de l'École Garneau pour l'année 1905, et donnera à celui ou celle qui sortira vainqueur des concours que je me propose de vous soumettre, soit une médaille, un volume à votre choix ou selon ce que décidera votre sage directrice. Puisses tu être lauréate encore l'année prochaine, petite Cécile, ne fusse que pour la lettre que tu m'as si gentiment écrite.

Je donne un souvenir ému à Samuel Mackay. Présente bien mes sympathies à sa pauvre famille et dis-leur bien que je ne saurai oublier mon cher neveu au seul endroit où je puisse lui être utile.

TANTE NINETTE.

Variétés.

QUELQUES ENFANTS PRODIGES. — L'extrême précocité du talent semble être assez fréquente chez les enfants à l'époque actuelle. Mais cette précocité se manifeste de façons très variées. Nous avons les musiciens prodiges : mademoiselle Hélène Lebon peut être citée parmi ceux-ci.

A neuf ans elle s'est déjà fait entendre dans de nombreux concerts. Le public ne l'intimide pas, et elle conduit son archet avec autant de calme que si personne ne pouvait l'entendre. Il est vrai qu'à quatre ans, elle avait déjà commencé d'apprendre la musique.

Une des plus récentes valse jouées en Angleterre, " Le Rêve," a été écrite par un compositeur de cinq ans, Max Darewski, qui ne savait pas écrire son nom quand il l'a créée. Il étudie l'harmonie avec une telle passion que les médecins demandent qu'on mette un frein à son trop grand zèle.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIII

M. BASILE ROCKINGHAM.

(Suite.)

Cette fois l'avenir était bien à lui : il avait enfin obtenu un rendez-vous formel d'Ulrique. Il s'habilla, déjeûna longuement, tranquillement, dans sa conviction d'une prochaine victoire, et pourtant, au fond, il sentait comme une vague émotion. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé ce qu'il éprouvait en ce moment, pas même ce jour d'été, il y avait bien longtemps, où jadis, Charlotte rougissante était venue à sa rencontre, jolie alors comme une fleur parmi les fleurs du jardin de son père. Qu'était-ce donc ? Et ses principes ?... Allons, c'était, bien entendu, uniquement pour sa fortune !

Malgré tout, il était encore tout aussi ému lorsqu'il sortit un peu avant midi. Après avoir acheté un oeillet qu'il passa à sa boutonnière, il descendit Saint James Street, avisa un cab qu'il trouva à sa convenance, et midi sonnait quand il en descendit et sonna à la porte de la comtesse Eldringen.

Une chose, avant même qu'on eût répondu à son coup de sonnette, lui fit passer un léger frisson d'inquiétude sous l'épiderme : c'est de voir grandes ouvertes les fenêtres du premier étage. Certes, il faisait un temps magnifique, mais toutes les fenêtres, c'était beaucoup. La porte ouverte, deuxième frisson : le parquet du vestibule était dégarni du tapis, et, dans un coin, gisait un véritable monceau de housses en toile ; puis que signifiaient ces allées et venues de valets de chambre en manches de chemise et de femmes de chambre en tablier, c'est-à-dire en tenue de travail. A travers la porte ouverte de la salle à manger, cette salle à manger, où il avait fait de si délicieux repas, comment se faisait-il qu'il ne vit que des meubles recouverts de leurs housses et des lustres enfermés dans leurs enveloppes de gaze.

—La comtesse est chez elle, je pense ? demanda-t-il au domestique qui lui avait ouvert et en qui il fut étonné de reconnaître, au lieu d'un valet de pied, l'auguste maître d'hôtel Brownley lui-même, et Brownley en veste de toile !

Il n'avait fait sa question que par pure forme il savait bien qu'Ulrique était chez elle, puisqu'elle lui avait donné rendez-vous. Aussi fut-il foudroyé lorsque Brownley lui répondit :

—Sa Seigneurie est partie, monsieur ; Sa Seigneurie a quitté Londres ce matin.

M. Rockingham passa son parapluie délicatement roulé de sa main gauche dans la droite alternative-

ment et fixa sur Brownley un regard aussi sévère que s'il l'eût soupçonné de vouloir le mystifier.

—La comtesse doit être chez elle ; j'ai un rendez-vous avec elle.

—Elle est partie, monsieur, — répéta nettement Brownley.

—Tout à fait partie ? — demanda M. Rockingham, surpris au delà de toute expression.

—Oui, monsieur. Nous recouvrons les meubles et je partirai pour Morton par le train de nuit. Si vous avez quelques chose à faire dire ?...

En ce moment, Brownley, apercevant une échelle maladroitement portée, qui avait presque écorné une glace, s'élança pour admonester le coupable et de sa propre main écarter le danger. Quand il revint à la porte, M. Rockingham était encore debout sur le perron, tirant sa moustache d'un air perplexe et les yeux fixés sur le manche de son parapluie. Brownley, s'impatientant, lui dit sans quitter le ton correct d'un valet bien stylé :

—Je serais au regret d'être obligé de faire remarquer à monsieur que nos instants sont comptés.

M. Rockingham comprit et se retira.

Ulrique partie ainsi ?... Il fallait que ce fût pour quelque motif aussi grave qu'inattendue, évidemment puisqu'il devait venir. Elle avait assurément la meilleure excuse toute prête, mais le malheur était que, lui, ne pouvait plus attendre le bon plaisir de la belle et fantasque comtesse : il devait irrévocablement quitter l'Angleterre le surlendemain, et, avant, il fallait qu'il eût, à tout prix, obtenu d'Ulrique la promesse formelle de consentir à devenir ambassadrice. Il n'y avait donc pas à hésiter.

M. Rockingham retourna chez lui, mit quelques effets dans une valise et, le soir, un peu après sept heures, il franchissait la grille d'entrée du parc de Morton. A travers les carreaux poussiéreux de la vieille voiture prise à la gare, il regardait, de l'œil d'un futur propriétaire, défiler les troncs des hêtres et se disait qu'il serait très agréable de se promener sous leur ombrage avec le sensation de se savoir chez soi. Puis il songea à l'entrevue qu'il voulait décisive, il dressait ses plans, choisissait le moment favorable pour paraître, en ne se faisant annoncer que lorsqu'on serait sorti de table. Tout bien réglé dans sa tête, il était prêt et éprouva une vive satisfaction en gravissant le perron du Château Neuf.

—La comtesse n'est pas au château, lui dit le valet en ouvrant la porte.

Rockingham ne put réprimer un geste de dépit.

—Pas chez elle !...

Mais tout de suite il se remit et un sourire effleura sa lèvre.

—Ecoutez, mon garçon, — dit-il d'un ton ferme au domestique, — j'arrive de Londres et je sais que la comtesse est ici. Probablement elle est à dîner ; veuillez, je vous prie, me conduire dans le salon.

Le domestique était très jeune et se troubla visible-

ment sous l'œil fixé sur lui; néanmoins il ne fit aucun mouvement pour introduire le visiteur.

—Sa Seigneurie n'est pas à table; elle a dîné de bonne heure, et aussitôt après le diner ces dames sont sorties en victoria.

—Sorties en victoria! — répéta M. Rockingham avec un mouvement de colère. — Et savez-vous où elles sont allées?

—Non, monsieur.

—Eh bien, conduisez-moi dans le salon tout de même, — dit M. Rockingham après un moment de réflexion. — Ces dames ne seront probablement pas longtemps. La comtesse m'attend, — ajouta-t-il en manière d'encouragement pour le valet de pied évidemment embarrassé.

Dans le salon où il fut introduit, les volets étaient fermés et des lampes répandaient une faible clarté sous les abat-jour. Les journaux du soir étaient dépliés sur une table près d'un fauteuil. Le parfum de fleurs fraîchement coupées remplissait l'air. M. Rockingham se jeta dans le fauteuil et prit un des journaux puis, après avoir parcouru des yeux une colonne, il le jeta de côté et regarda autour de lui. Il avait beau se raisonner, il était ému, il ne pouvait tenir en place.

Abandonnant le fauteuil, il se dirigea vers une porte ouverte derrière sa lourde portière. Il écarta celle-ci dans un autre, occupant son temps à tout examiner et à étudier les modifications qu'il apporterait dans un avenir prochain. Tout à coup, il fut surpris d'apercevoir un filet de lumière glisser entre les portières d'un autre salon. Il y avait donc quelqu'un là? Il posa la lampe qui avait éclairé son inspection intéressée, et s'approcha doucement.

C'était le grand salon vénitien. Deux bougies allumées dans un coin reculé laissaient le reste de cette vaste pièce dans le pénombre. Dès que ses yeux furent un peu habitués à cette demi-obscurité, il finit par distinguer, sous la lueur des bougies, une grande forme blanche se levant lentement d'un siège bas. Son cœur battit. On l'avait donc trompé?... Elle était là. Il fit encore un pas, puis s'arrêta net, retenant un cri d'effroi. C'était Charlotte. Si maître de soi d'ordinaire, M. Rockingham crut perdre la tête. Son premier mouvement fut de fuir, mais il réagit. Sans rompre d'un pas, il s'inclinait devant la pâle figure qui maintenant se dressait à quelques pas de lui, mais il fut incapable de trouver un mot pour faire cesser le pénible silence qui pesait sur eux. Ce fut Charlotte qui les délivra de leur commune oppression en s'écriant :

—Vous ici!... Pourquoi êtes-vous venu?

—Parce que je désire parler à la comtesse Eldringen... pour... pour... des affaires urgentes, — répondit M. Rockingham d'un ton brusque. — On m'a dit qu'elle était sortie; mais je présume que comme il fait nuit, elle va bientôt revenir, et en attendant...

—Elle ne reviendra pas de sitôt. — dit Charlotte d'un air triomphant. — Elles sont allées à la digue, à

ce marais dont Ulrique est si folle, pour voir boucher la dernière brèche. On y travaillera jusqu'au retour de la marée. Moi, j'ai craint le froid, car l'air du soir est glacial.

Elle parlait d'un air vague, interrogeant le visage de Basile de ses yeux méfiants, ses doigts froissant la dentelle de sa robe.

—La digue, avez-vous dit? Voilà enfin un renseignement! Merci, dit M. Rockingham.

Faisant un rapide salut, il se dirigea vers la porte. Il allait l'atteindre, quand son nom retentit, prononcé d'un ton de si profond désespoir, que, tout égoïste qu'il fut, il s'arrêta, pris de pitié pour une aussi grande et aussi sincère souffrance.

—Basile, vous allez lui demander d'être votre femme?

Elle avait traversé le salon et, la main crispée à la portière, les yeux enflammés, le visage convulsé, elle lui barrait le passage.

—Vraiment, Lady Nevyl... — fit-il.

—Oh! taisez-vous... taisez-vous!... Je suis déjà assez malheureuse. Ne m'appellez pas par ce nom odieux. Appelez-moi comme vous m'appeliez autrefois, seulement pour cette fois au moins. Dites-moi enfin la vérité, ne vous jouez pas de moi plus longtemps; vous avez piétiné sur mon cœur tout l'été. Vous venez lui demander de vous épouser, n'est-ce pas? Non, ne le dites pas...

Elle se mit les mains sur les oreilles.

—Je ne pourrais pas le supporter. Mais vous le voulez, n'est-ce pas?

M. Rockingham avait eu le temps de se remettre.

—Voyons, écoutez, Charlotte, — dit-il, — je ne veux pas vous cacher mes projets. Entre d'aussi vieux amis que nous, point de secrets, n'est-ce pas?... Oui, j'ai l'intention d'épouser la comtesse Eldringen et je vais, en ce moment, lui demander si elle veut accepter mon nom: mon départ imminent me force à précipiter les choses. Allons, donnez-moi la main en bonne camarade.

Au lieu de prendre la main qu'il lui tendait, Charlotte s'affaissa sur un siège et éclata en sanglots.

—Oh! ce jour où vous êtes venu au Vieux Château et qu'elle y était, j'ai tout pressenti, tout!... Ah! pourquoi vous ai-je laissé la voir?

Au fond, M. Rockingham se savait fort coupable envers Charlotte et se sentait très gêné.

Il voulut au moins essayer de panser un peu la blessure qu'il se plaisait à ouvrir lui-même.

—Écoutez-moi, Charlotte, — dit-il très doucement et s'asseyant près d'elle, — laissez-moi vous expliquer...

Nous nous comprenions si bien autrefois. Depuis longtemps, j'ai l'intention de me marier, ma position l'exige impérieusement, et aussi que la femme que je choisirai possède certaines... certaines qualités, sans lesquelles elle serait plutôt une gêne qu'une aide dans ma future carrière. La vie que doit mener la femme d'un ambassadeur est une vie très fatigante; il s'en-

suit que l'endurance physique, la santé parfaite... enfin, vous comprenez?...

Mais les sanglots de Charlotte redoublaient. Ne sachant que faire, il lui prit la main. Elle frissonna à ce contact.

—Je n'avais jamais pensé à cela, — murmura-t-elle à travers ses larmes. — Ainsi, voilà pourquoi vous... vous avez changé d'avis! Car il fut un temps, l'an dernier, où vous pensiez à... n'est-ce pas, Basile?

—Oui, Charlotte.

—Et c'est ma malheureuse santé qui s'est mise à la traverse

M. Rockingham serra doucement la main blanche qu'il tenait encore.

—Je savais bien que vous comprendriez, — continuait-il du même ton caressant. — Le sort a été bien cruel pour vous... pour nous, Charlotte; pour la seconde fois de notre vie, nous sommes obligés de renoncer l'un à l'autre. C'est la nécessité qui le veut... vous comprenez bien?

—Oui Basile, je comprends, — murmura-t-elle en tremblant. — C'est aussi cruel pour vous que pour moi, n'est-ce pas? Je sais que vous ne m'avez jamais tout à fait oubliée.

Elle le regarda en face avec une tendre interrogation dans laquelle il y avait néanmoins une nuance de soupçon.

—C'est horriblement cruel pour nous deux, dit emphatiquement M. Rockingham, charmé au fond de s'en tirer à si bon compte.

Et pourtant il lui semblait qu'il y avait dans les manières de Lady Nevyl quelque chose qu'il ne comprenait pas.

—Là, — dit-il, — voilà mon ancienne Charlotte raisonnable. Allons, puisque nous sommes convenus que je dois me marier, et puisque nous sommes d'accord que malheureusement votre santé vous rend incapable de remplir les devoirs de la femme d'un ambassadeur...

Elle eut un tressaillement subit et retira violemment sa main de celle de Basile.

—Oh! non, je n'ai pas voulu dire cela, — s'écria-t-elle. — Je comprends tout à fait le genre de femme qu'il vous faut, mais seulement...

—Mais seulement quoi, Charlotte?

—Pourquoi est-il nécessaire que ce soit elle?

—Quelle objection avez-vous à faire au choix de la comtesse Eldringen?

Charlotte baissa la tête et se mit à labourer la dentelle de sa robe de dîner.

—Elle est beaucoup trop jeune pour vous, et puis elle a réellement reçu très peu d'éducation; je suis sûre qu'elle ferait sans cesse les choses les plus ridicules. Si seulement vous étiez pas si pressé, je suis certaine que je trouverais quelqu'un qui vous conviendrait beaucoup mieux. Il y a Miss Frieze; par exemple, elle a deux millions, au moins...

—Et une épaule plus haute que l'autre. Grand merci, Charlotte.

—Ou une des filles de Lord Fuller: elles sont toutes très bien et ont été admirablement élevées!

M. Rockingham connaissait de vue les filles de Lord Fuller, et certes elles ne manquaient pas de beauté. Mais pourquoi cette étrange sollicitude de Charlotte en une semblable affaire? Il se hâta de dire pour couper court à d'autres propositions:

—Non, Charlotte, vous vous trompez; aucun choix ne saurait être plus convenable que celui que j'ai fait. La comtesse Eldringen réunit dans sa personne les qualités que je recherche dans une femme. Sa position sociale est excellente, sa santé est des plus robustes, elle est riche...

—Et belle, — ajouta Charlotte, observant attentivement le visage de Basile.

—Et belle, — répéta M. Rockingham avec une indifférence étudiée. — Dans tous les cas elle a l'extérieur convenable pour une ambassadrice.

—Vraiment? — dit Charlotte. — Et n'avez-vous jamais été frappé que d'autres que vous aient découvert ces merveilleuses qualités? Comment savez-vous si elle n'a pas fait son choix, tout comme vous avez fait le vôtre?

—Que voulez-vous dire?... Savez-vous quelque chose?... — demanda-t-il en pâlisant légèrement.

—Je sais tout ce que je désire savoir, — s'écria Charlotte, avec une soudaine explosion de colère. — Je sais que vous m'avez menti, je sais que ce mariage ne sera pas un simple mariage de convenance... Vous l'aimez, Basile, vous l'aimez!

—Charlotte!...

—Vous l'aimez... vous l'aimez... niez-le donc si vous pouvez!

Tous deux s'étaient levés. Rockingham, furieux de se voir pris, répondit froidement:

—Je ne le nie pas... c'est la vérité!

Subitement il s'était transformé; de doux et persuasif tant qu'elle avait été traitable, il se faisait dur et glacé: il cessait de l'épargner. Charlotte suffoquait.

—Et c'est à moi que vous dites cela?

—Je le dis à qui le demande!

Alors la colère de Charlotte ne connut plus de bornes.

—C'est à moi... à moi qu'il le dit! Avez-vous donc oublié qui je suis, Basile?... J'ai été la première dans votre cœur jusqu'à présent, et il faut que j'y reste la première, Basile, il le faut! Vous m'avez parlé de ma santé... Ah! je le sens bien, ce n'était qu'un prétexte! D'ailleurs, je ne pourrais supporter de vous perdre une seconde fois.

—Je vous ai pourtant dit mon intention assez clairement.

—Je n'ai pas entendu... je n'ai pas compris... Basile, je vous aime tant.

—Oui, jusqu'à vouloir me condamner à un mariage sans amour pour la seconde fois de ma vie. Parlez-moi de l'amour d'une femme!

(A suivre)